

# SOCIÉTÉ AMICALE

DES ANCIENS

## ÉLÈVES DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

D'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE

## DE SAINT-CLOUD

Fondée à Saint-Cloud le 2 Juillet 1885

---

BULLETIN DU 15 JUILLET 1889

---

PARIS

ALCIDE PICARD ET KAAH

ÉDITEURS DE LA SOCIÉTÉ DES ANCIENS ÉLÈVES DE SAINT-CLOUD

11, RUE SOUFFLOT, 11

---

1889

## AVIS

*Les cotisations sont exigibles, aux termes de l'art. 7 des Statuts, dans les quatre premiers mois de l'année; elles doivent être envoyées à M. BRÉMOND, Trésorier, professeur à l'École normale de Versailles.*

*Le Conseil d'administration a proposé et l'Assemblée générale du 10 août 1885 a approuvé la mesure suivante : les cotisations qui n'auront pas été payées dès la fin du mois d'avril seront recouvrées par la voie de la poste, dans la première quinzaine de mai, aux frais des Sociétaires en retard.*

---

*MM. les Sociétaires dont l'adresse serait mal indiquée dans ce Bulletin sont priés de faire connaître leur adresse exacte au Secrétaire de la Société, M. CAUSARD, préparateur à l'École normale de Saint-Cloud.*

*Toutes les autres communications relatives à la Société sont adressées, soit au Secrétaire à Saint-Cloud, soit au Président, M. JALLIFFIER, 11, rue Say, Paris.*

PG 31

# SOCIÉTÉ AMICALE

DES ANCIENS

## ÉLÈVES DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

D'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE

### DE SAINT-CLOUD

Fondée à Saint-Cloud le 2 Juillet 1883

---

BULLETIN DU 15 JUILLET 1889

---

PARIS

ALCIDE PICARD ET KAAN

ÉDITEURS DE LA SOCIÉTÉ DES ANCIENS ÉLÈVES DE SAINT-CLOUD

11, RUE SOUFFLOT, 11

—  
1889



# SOCIÉTÉ AMICALE

DES

**ANCIENS ÉLÈVES DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE**

D'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE

**DE SAINT - CLOUD**

**Fondée à Saint-Cloud, le 2 juillet 1863.**



## AVIS IMPORTANT

L'Assemblée générale de la Société amicale aura lieu à Saint-Cloud, le samedi 10 août prochain, à dix heures du matin.

Le Conseil d'administration se réunira à neuf heures.

### Ordre du jour :

Election de trois membres du Conseil d'administration en remplacement de MM. Causard, Mathieu et Perrin, membres sortants.

Rapport du trésorier.

Communications diverses.

---

Les sociétaires qui ne pourraient assister à la réunion sont priés de faire parvenir leur vote, avant le 10 août, à M. Causard, secrétaire à l'Ecole.

---

Nous prions instamment les membres de la Société qui n'auraient pas versé leur cotisation annuelle, de l'adresser avant le 4<sup>er</sup> août au trésorier, M. Mathieu.

---

Les membres de la Société amicale qui désirent prendre part au déjeuner qui suivra la réunion, voudront bien se faire inscrire au moins deux jours à l'avance, en prévenant le secrétaire. Nous leur rappelons que les dames des sociétaires auront cette année leur place à cette fête de famille, et nous espérons que, l'Exposition aidant, la famille sera nombreuse.



## L'ESPRIT DE SAINT-CLOUD

Votre Président, mes chers amis, me somme de tenir la promesse qu'imprudemment je lui aurais faite l'an passé, et il veut que j'écrive quelques lignes — encore un peu il aurait dit un article de fond, « un premier Saint-Cloud » — pour le second numéro de votre Bulletin. J'ai eu beau objecter que je ne suis que Président d'honneur de votre Société amicale et que les présidences d'honneur sont des sinécures; qu'en ma qualité d'ancien, j'avais droit à mes invalides et que c'était aux jeunes à payer de leur personne et de leur plume; que « la maison est à vous » et que ce n'est pas à moi de l'encombrer de ma prose; qu'enfin il avait entre les mains plus de copie qu'il n'en fallait pour en décorer tous les étages. Je vous prends à témoins que ces raisons étaient excellentes. Mais rien n'y a fait : il a fallu me rendre aux siennes qui étaient détestables. N'est-il pas allé jusqu'à me dire, travestissant outrageusement les mots historiques les plus connus, — lui, un historien! — qu'ayant été à l'honneur, c'était bien le moins que je fusse à la peine! Il n'y avait qu'à m'exécuter : je m'exécute.

Entre nous, je vous dirai que je ne me suis défendu que pour la forme et par pure coquetterie. Au fond, je suis enchanté de causer quelques instants avec vous et de vous envoyer « une circulaire écriture ». De sujets de conversation, il n'en manque pas, et je n'aurais, si je voulais, que l'embarras du choix entre la tour Eiffel, le dôme central, et le palais des machines, dont nous pouvons, tous les soirs, de Saint-Cloud, sans nous déranger, contempler les éblouissantes splendeurs. Il y a aussi l'Exposition scolaire et le Congrès international qui seraient de « belles matières à mettre en vers latins ». Mais toutes ces admirables choses, vous les verrez; il faut vous laisser la joie de la surprise... et parler d'autre chose.

Cette autre chose, quelle pourrait-elle être, si ce n'est l'Ecole de Saint-Cloud? De quoi un directeur pourrait-il entretenir ses anciens élèves, sinon de la maison qui leur est chère à tous, où ils ont vécu et travaillé ensemble, poursuivant le même but et nourrissant les mêmes espérances? Ce n'est pas que l'année qui vient de s'écouler ait été bien féconde en événements et que la physionomie de l'Ecole ait notablement changé depuis que vous l'avez quittée. Ce sont toujours les mêmes vieux murs qui abritent la même jeunesse; ce sont les mêmes vieux arbres qui, eux du moins, « bravent l'effort de la tempête » et semblent rajeunir tous les ans; ce sont toujours les mêmes beaux ombrages, les mêmes belles promenades et la même paix qui invite au travail. Et quand je vous aurai dit que l'excellent M. Harris nous a quittés pour prendre une retraite prématurée et qu'il a été remplacé par M. Coppinger, non moins habile et non moins dévoué; que le regretté M. Boiteau a eu enfin un successeur dans M. Chevalier, un distingué professeur d'économie politique; que nous avons eu le très vif regret de voir M. Meilheurat solliciter un congé et le grand plaisir d'associer à la surveillance de l'Ecole un de vos anciens disciples, je crois que j'aurai tout dit.

Comme les peuples heureux, l'Ecole n'a pas d'histoire et surtout pas

d'histoires; c'est à peine si les émotions accoutumées des examens de sortie viennent troubler notre paisible et laborieuse existence. Nous tâchons d'enseigner ici, pour l'appliquer plus tard dans la vie, cette maxime d'un sage : « Le bruit ne fait pas de bien, le bien ne fait pas de bruit. » Mais cette absence même d'événements est elle-même un enseignement; elle est la preuve qu'il existe parmi nous des traditions qui se transmettent de génération en génération, je veux dire de promotion en promotion, une sorte de vitesse acquise dont nous suivons sans effort l'impulsion régulière, une permanence d'habitudes qui nous marque tous, à la longue, d'une même empreinte, un esprit enfin qui anime cette maison et qui en est, j'ose le dire, puisque nous sommes entre nous, et l'honneur et la force. L'esprit de Saint-Cloud, c'est le sujet dont je voudrais m'entretenir avec vous pendant quelques instants.

L'esprit d'une famille, d'un peuple, d'une institution est chose complexe et qui se définit malaisément, et quand il s'agit d'une maison d'éducation la définition n'en devient pas plus facile. C'est, à ce qu'il me semble, l'ensemble des habitudes qui sont le fond et comme la vie propre de cette maison; c'est la trace durable qu'elle laisse sur tous ceux qui l'ont habitée; c'est un certain air de famille qui fait qu'on reconnaît sans peine ceux qui sont du même sang, quelque chose enfin comme la qualité d'une marchandise qui permet aux yeux les moins exercés d'en constater la provenance. Quelle est donc la marque de fabrique de l'École de Saint-Cloud, ou, pour parler sans métaphore, qu'est-ce qui distingue un élève de cette École? A quels signes et à quelles qualités peut-on le reconnaître, dans sa vie publique et dans sa vie privée?

Ces signes sont nombreux et divers. Si j'en voulais faire l'énumération complète, j'empiéteraï plus que de raison sur l'espace qui vous appartient dans ces pages intimes et je me ferais rappeler au sentiment de la mesure même par votre Président. Je me bornerai donc à dire les principales qualités auxquelles se reconnaît, sans erreur possible, l'un quelconque d'entre vous.

En premier lieu, un élève de Saint-Cloud se distingue par l'étendue et la solidité de son instruction. Je n'entends pas dire, remarquez-le bien, que ceux de vos collègues qui n'ont pas été vos condisciples soient des maîtres moins instruits que vous : ils ont beaucoup appris par le seul effort de leur travail personnel, et leur mérite n'est pas médiocre d'avoir conquis tout seuls le même titre que vous, qui avez reçu tant d'aide. Mais enfin, ce ne sera pas leur faire injure que de dire qu'étant entrés à Saint-Cloud à la suite d'un concours, qu'ayant travaillé deux ans sous la direction de maîtres éminents, qu'ayant eu à votre disposition tout votre temps et tous les moyens d'instruction, il serait bien étonnant que vous n'eussiez pas une forte culture intellectuelle, un esprit largement ouvert, des connaissances solides et variées. Mais cela ne suffit pas d'être sortis de Saint-Cloud bien munis; il vous restait deux choses à faire : acquérir promptement l'expérience professionnelle qui vous faisait encore défaut, et continuer vos études en vue d'un but supérieur. Précisément parce qu'il a beaucoup appris et qu'il a eu sous les yeux d'excellents modèles, un élève de Saint-Cloud sent mieux que tout autre tout ce qui lui manque : il ne se complait pas dans sa science de fraîche date et il n'abandonne pas ses livres; il a pris le goût du travail et il continue à travailler, d'abord pour

perfectionner ses méthodes et se mettre à la hauteur de sa tâche, ensuite pour se préparer à subir un autre examen, et l'on sait s'il en manque ! Il n'ignore pas que la routine le guette, que l'esprit s'affaisse, s'il ne s'élève, et qu'à une vie qu'on veut honorablement remplir il faut toujours donner un but plus difficile à atteindre.

Un élève de Saint-Cloud est donc un professeur instruit et laborieux : c'est le premier signe auquel on le reconnaît. Mais c'est là un signe tout extérieur en quelque sorte et, par conséquent, d'importance secondaire. Il en est d'autres qui, pour être plus cachés, n'en ont que plus de valeur. D'abord, un élève de Saint-Cloud est modeste. Il ne tire vanité ni de son origine, ni de son grade, ni de sa science. Il ne s'en fait pas accroire à lui-même, et ne cherche pas à en faire accroire aux autres. Il en a vu — de ses yeux vu — de bien autrement diplômés que lui, qui n'en étaient pas plus fiers pour cela. Il ne se trouve pas au dessus de sa tâche et il s'estime heureux d'occuper une situation qui l'honore et qu'il entend honorer. Il a, de plus, une claire conscience de ses devoirs comme subordonné et comme collègue. Il sait que, fonctionnaire, il doit l'obéissance à ses chefs et que, nouveau venu dans l'enseignement et encore inexpérimenté, il est tenu à la plus grande déférence envers ceux qui ont qualité pour le guider. Cette heureuse disposition d'esprit l'incline envers son directeur à une déférence qui ne lui coûte aucun effort. Elle se traduit, d'autre part, par le soin qu'il met à entretenir des relations affectueuses avec tous ses collègues, qu'ils soient ses aînés, ou qu'ils soient plus jeunes que lui. Aux uns, il témoigne par toute sorte d'égards sa sympathie respectueuse ; aux autres, qui sont inquiets de l'avenir, il tend une main secourable et leur offre discrètement son aide et ses conseils. Obéissance, déférence, bienveillance, tout cela lui est facile, parce qu'il le fait simplement et de bonne grâce. Et, comme il n'ignore pas que ce sont là les marques d'un esprit élevé et d'un cœur bien placé, c'est par là aussi qu'il cherche à se distinguer.

Ce qui le distingue encore, c'est l'intérêt qu'il porte à la maison où il est entré et l'attachement sincère que lui inspirent ses élèves. L'intérêt qu'il porte à la maison où il est entré et qu'il a faite sienne se reconnaît au plaisir qu'il trouve à y vivre, à y passer de longues heures, même quand son service ne l'y appelle pas, au joyeux entrain avec lequel il se met à toutes les besognes utiles, à son empressement à donner son concours toutes les fois qu'on le lui demande. Ce n'est pas lui qui marchanderait ses services, ou qui se retrancherait derrière un règlement banal, ni qui calculerait ce que lui rapportera ou ne lui rapportera pas telle ou telle tâche supplémentaire. Il est exempt de préoccupations personnelles, ou, s'il en a, il les place bien après l'intérêt général. Il aime l'école et il s'y plaît ; il aime l'enseignement et il en sent tous les jours davantage « le charme passionnant ». Appelé à collaborer à une œuvre d'où dépend l'avenir de son pays, il s'y donne tout entier, sans arrière-pensées, comme doit faire un vrai patriote, et il ne se sent déchargé de cette participation à l'œuvre commune que quand il ne reste plus rien à faire.

Quant à son attachement pour ses élèves, il a vingt manières de le montrer. Je ne parle que pour mémoire du soin avec lequel il prépare ses leçons : c'est là le moindre effort qu'on puisse lui demander. Il comprend que, quand il a fait sa classe, il n'a rempli que la moitié de son de-

voir et qu'il doit encore à ses élèves des directions et des conseils pendant les heures d'études. Il entend en faire des maîtres capables ; mais ce qui lui importe bien davantage encore, c'est d'exercer sur eux une action vraiment éducatrice. Faire des jeunes gens instruits, c'est peu quand il s'agit d'élèves ordinaires, ce n'est rien quand il s'agit de futurs instituteurs. Faire des hommes au jugement droit, à la conscience éveillée, aux sentiments élevés, au cœur généreux, voilà quels doivent être le grand souci et la grande préoccupation d'un maître digne de ce nom. Il le sait, et il sait aussi que cette influence bienfaisante ne s'exerce que lentement, à force de patience et de soins et qu'il y faut employer moins les paroles que les actes. C'est pourquoi il ne se répand pas en dissertations morales qu'on n'écouterait bientôt plus que d'une oreille distraite ou le sourire aux lèvres. Il préfère attendre l'heure propice et, connaissant « le pouvoir d'un mot mis à sa place », il sait trouver, au moment opportun, la phrase, le geste qui portent et qui le plus souvent suffisent à ramener une conscience qui s'égare, à fortifier une volonté qui chancelle, à raviver une sensibilité qui s'émousse. C'est pourquoi encore il prêche surtout d'exemple, attentif à ne rien dire, à ne rien faire qui puisse produire une fâcheuse impression sur ceux qui l'observent. Tolérant pour les personnes et les opinions, il se réserve quand il ne sait pas ou quand il n'est pas sûr ; il parle avec respect de tout ce qui est respectable, avec prudence de ce qui est contesté, avec chaleur de tout ce qui est le devoir et la patrie. Il sait enfin que le meilleur moyen d'agir sur l'esprit, c'est de gagner le cœur, et le cœur des élèves ne se gagne que par l'affection qu'on lui témoigne, par l'intérêt qu'on prend à leurs études, par la joie que causent leurs succès. Il n'est pas seulement un maître distingué, il est un éducateur.

Tel est, mes chers amis, l'idée que je me fais d'un élève de Saint-Cloud. Tel est le portrait auquel bon nombre d'entre vous ressemblent, je le sais, auquel je voudrais que vous ressembliez tous. Peut-être trouvera-t-on — des malveillants ! — que ce portrait est un peu flatté : mettons alors que c'est un idéal dont vous n'êtes pas fort éloignés, et que vous faites chaque jour des efforts pour vous en rapprocher. Il y a un mot qui est souvent venu sous ma plume dans cette causerie qu'il est grand temps de finir : c'est le verbe se distinguer, conjugué à tous ses modes et à tous ses temps. C'est que ce mot est celui qui exprime le mieux l'idée que je me fais d'un élève de Saint-Cloud et qui résume le plus complètement les vœux que je fais pour vous. Oui, mon ambition, c'est que vous soyez tous des jeunes gens distingués, distingués non seulement par votre instruction, mais encore et surtout par la dignité de votre vie, par votre langage et par vos manières, par votre probité professionnelle, par votre dévouement à la grande cause de l'enseignement primaire, et, en un mot, par votre cœur et par votre esprit. Ce ne serait vraiment pas la peine, convenez-en, d'avoir été des élèves d'une école normale supérieure, pour n'être pas supérieurs par quelque côté. Et la supériorité que je vous souhaite, c'est la distinction. Toutes les qualités d'un élève de Saint-Cloud peuvent se résumer dans celle-là, et c'est celle-là qu'il faut avoir, si vous voulez être dignes de l'Ecole qui vous a formés, dignes des sacrifices que l'Etat a faits pour vous, dignes des très honorables et très

importantes fonctions dont vous êtes investis. Et c'est alors seulement que vous serez véritablement animés de l'esprit de Saint-Cloud.

E. JACQUET.

---

## COMMENT ON SE PROMÈNE EN ANGLETERRE

---

Je n'ai pas la moindre tentation d'oublier nos conventions en faisant intervenir ici la pédagogie. Cependant, quelque insensible que l'on soit à ses beautés austères, quelque indifférence que l'on éprouve pour les innocentes et capricieuses fantaisies auxquelles elle est assez régulièrement sujette, — on doit reconnaître, que cette année au moins, elle a magnifiquement renouvelé l'un de ses plus vieux chapitres, celui de l'Education physique et des jeux, sans oublier les nécessités de la pratique et les besoins de la vie réelle. J'imagine que l'étude de ce chapitre comprendra désormais, même dans une classe, une petite digression sur la Ligue de l'Education physique qui s'est récemment formée chez nous. Elle me paraît la plus patriotique de toutes les ligues nationales, et beaucoup penseront comme moi, parmi ceux qui ont vécu en Angleterre et ont été témoins des superbes résultats que produit ici la passion des exercices physiques et des jeux de toute espèce. Si l'on me demandait quelle est la grande différence entre une école anglaise et une école française, il me semble que je n'aurais pas la moindre hésitation à répondre : « C'est la part faite aux jeux : insignifiante chez nous, immense en Angleterre, où elle a la plus grande influence sur la discipline, la moralité, la vie tout entière de chaque école. » Bien des fois, on m'a posé ces questions : « Ont-ils le football, le cricket... en France ? — Non. — Mais alors quels sont leurs jeux, dans les écoles ? Que font-ils pendant les récréations ? » Je confesse que j'étais assez embarrassé, voulant dire la vérité, mais pas toute la vérité. Les jeux sont ici plus qu'une affaire d'école ; c'est une question nationale. « Demain, samedi, — me disait, avec orgueil, un Anglais, il y a quelques jours, notre viril football sera joué en plus de cent mille endroits. Comme trente hommes luttent dans chaque partie, près d'un demi-million de nos jeunes gens seront ainsi engagés ; tous sont vigoureux, robustes et disciplinés ; c'est la crème de la génération qui s'élève. » Trouvez-vous en Angleterre, vers le mois de mai, au temps des premiers beaux jours, et ce que vous entendrez dans les conversations, ce que vous verrez dans les familles, ce que vous lirez dans les journaux, ces groupes nombreux et animés de jeunes gens, aux gaies et claires toilettes, que vous rencontrez partout, tout cela vous suggérera certainement cette réflexion : « Décidément les Anglais ont l'air d'avoir oublié politique, affaires, et même colonies, pour ne plus penser qu'au cricket et au lawn-tennis. » Mais tout ceci est tellement anglais que l'on court toujours le risque, quand on en parle, de s'entendre répondre : « Laissez-nous donc ; les Anglais sont les Anglais ;

nous sommes les gens de chez nous, et cela nous suffit. » Aussi n'est-ce que de la manière dont on se promène de ce côté-ci du détroit que je veux dire un mot. Le malheur, c'est que c'est encore très anglais ; mais, cette fois, on peut réellement se demander pourquoi n'est-ce pas également français ?

Qu'il n'y ait rien de tel, pour le corps et pour l'esprit, qu'une bonne promenade à travers champs, bois ou prairies, cela est assez généralement admis en tout pays. Cependant les Anglais semblent seuls se conformer à cette notion élémentaire, tandis que nous paraissions l'avoir oubliée, si, du moins, l'on juge de ce que nous pensons par ce que nous faisons. Beaucoup de personnes semblent en danger d'oublier qu'un moyen de locomotion assez naturel est de se servir de ses deux jambes. Nous disons encore de bien belles choses, nous faisons d'agréables commentaires sur cette page de Rousseau, où il vante les charmes d'un long voyage à pied. Mais si la beauté littéraire du morceau nous touche toujours, notre enthousiasme, qui est peut-être très grand, ne suffit cependant pas à nous faire vérifier par nous-mêmes l'exactitude du fait. Un petit tour, une délicieuse flânerie, voilà ce qui nous réjouit ; ce plaisir n'a qu'un peu de saveur pour un Anglais ; il n'aime pas à flâner le long des boulevards (à moins peut-être que ce ne soit ceux de Paris) ; mais il sent un bonheur inexprimable à faire de rapides, d'interminables promenades. Demandez à de jeunes Français quels sont leurs plaisirs. Leurs réponses varieront ; très probablement, elles témoignent d'une certaine communauté d'idées pour ce qui est de l'amour du théâtre, de la musique, etc. ; mais combien en trouverez-vous qui placeront une très longue promenade au nombre de leurs plaisirs favoris ? — Un jeune Anglais ne vous dira pas qu'il a de l'aversion pour le théâtre ou la musique, mais neuf fois sur dix, après avoir parlé de ses parties de football ou de cricket, il vous dira qu'une promenade à la campagne le ravit et qu'il n'est rien qui lui soit plus cher. Dans l'emploi du temps que chacun se dresse plus ou moins à lui-même, l'Anglais trace certainement un petit carré de plus que nous ; c'est celui qui est assigné à ses promenades et autres exercices physiques. Nous avons, je crois, emprunté le mot anglais « *constitutional* » ; puisque nous n'avions pas le mot, c'est peut-être une preuve que nous n'avions pas la chose. D'autre part, notre verbe « *se promener* » n'a certainement pas pour nous l'entière signification qu'un esprit anglais trouve dans ces quatre mots : « *to take a walk* ».

Rappelons-nous Saint-Cloud. Cela ne demande qu'un effort d'imagination très faible et infiniment agréable. Pensez aux quelques minutes nécessaires pour un rapide coup d'œil sur les journaux du jour, ou pour une partie de billard, — ce qui n'arrive que de temps en temps, à moins que l'on ne soit l'un des deux ou trois accapareurs qui se rencontrent sans doute tout aussi bien dans les autres promotions que dans la mienne, — et vous verrez que nos promenades revenaient pour la plupart d'entre nous à ceci : une cigarette le matin, une autre à dix heures, deux ou trois à la récréation de midi, peut-être quelques autres à quatre heures ou le soir, et c'est tout. Cela se fumait dans le parc, pendant « un petit tour », que l'on coupait parfois d'un repos. N'insistons pas. N'était-ce pas très rare quand on allait à pied jusqu'à Paris ou Versailles ? Il y avait bien les scientifiques qui poussaient parfois leurs excursions jus-

que-là; mais aussi, le soir, quelles réclamations et avec quelle mélancolie dédaigneuse ils comparaient leur déplorable sort à celui de « ces littéraires qui n'avaient jamais rien à faire »! — Supposez maintenant quelques jeunes Anglais dans de pareilles circonstances: ils auraient rarement recours aux tramways; quand ils iraient à Paris par la Seine, ce serait autant de parties de canot, et ce leur serait la chose du monde la plus ordinaire que de faire une promenade jusqu'à Versailles, Meudon ou Vincennes, — aller et retour à pied.

Ceci n'est pas une supposition téméraire; ils font quelque chose d'analogue presque chaque jour dans leurs collèges. Dans les écoles normales anglaises que je connais, les élèves sont libres presque chaque jour, depuis le dîner jusqu'à quatre ou cinq heures; le samedi, c'est notre jeudi. Pendant tout ce temps-là, s'ils ne jouent pas, ils se promènent: vitesse moyenne, cinq ou six kilomètres à l'heure. Cette vitesse est quelquefois plus grande: ils courent. Ils ont, en effet, un jeu qu'ils appellent « poursuite au papier ».

Deux d'entre eux quittent le collège, munis chacun d'un petit sac rempli de morceaux de papier, qu'ils laissent tomber tout en courant à travers champs. Environ dix minutes ou un quart d'heure après, dix ou douze autres élèves s'élancent à leur poursuite. Il s'agit alors de savoir qui arrivera le premier au collège. Ils traversent champs et prairies, passent à travers les haies, sautent au-dessus ou dans les fossés, grimpent les collines, et, après deux ou trois heures d'une course désespérée, ils arrivent au collège. Ils sont exténués; mais leur conscience est en repos; ils sont persuadés que leur temps a été noblement et utilement employé. Le thé les attend, et la course du jour devient l'objet de discussions longues et animées. Ils connaissent tous les chemins, tous les ruisseaux, tout endroit qui a un nom dans le voisinage de la ville où ils sont. « Dans une nation militaire comme la vôtre, me disaient-ils quelquefois, il devrait y avoir de semblables courses dans toutes les écoles; c'est de la géographie militaire pratique ». — Ecoutez-les au lendemain d'un jour de congé, et vous les entendrez se demander les uns aux autres: « Avez-vous fait une bonne promenade, hier? — Je crois bien. — Combien de milles? — Vingt, vingt-cinq, trente. »

Les maîtres aiment à se promener tout aussi bien que les élèves. Je connais des professeurs déjà d'un certain âge qui ne manquent jamais leurs promenades du samedi ou du dimanche après-midi. « Quand il arrive que je ne puis pas faire mes promenades habituelles, — me répétait souvent un instituteur, — je ne travaille pas avec autant de courage, et je suis enclin à être mécontent de mes gamins. » Le vieillard se sent misérable quand il passe un jour sans piétiner le nombre de kilomètres auquel il est habitué; et les jeunes enfants, gamins de dix ou onze ans, se font un point d'honneur de suivre leur père, qui toujours encourage leur ambition. Walter Scott était un intrépide marcheur. Bien que boiteux, il faisait d'interminables promenades avec quelques amis. Un jour, cependant, comme ils faisaient environ quatre milles à l'heure, cette vitesse fut trouvée trop grande pour Scott; il proposa trois milles à l'heure, et ce pas fut désormais considéré, dans leur petite société, comme la vitesse légale. Bien des fois il arriva ainsi à Walter Scott d'errer depuis cinq heures du matin jusqu'à huit heures du soir, pas-

sant parfois au dehors la plus grande partie de la nuit. En 1803, il reçoit pour la première fois le grand poète contemporain, Wordsworth, et ils se promènent ensemble du matin au soir. Wordsworth quitte son illustre ami, avec l'impression que Walter Scott attache beaucoup moins d'importance à ses travaux littéraires qu'à ses exercices physiques.

C'est Walter Scott qui disait lui-même : « J'estime qu'après l'amour de la vérité, l'amour de l'équitation et de la promenade est la plus importante question de l'éducation ».

Les Anglais ont conservé cette passion de leur grand poète et romancier. Quand nous parlons d'une ville, nous ajoutons parfois à sa description : « Les *environs* sont très jolis ». Nous les avons peut-être visités deux ou trois fois. En pareil cas, un Anglais dira : « Connaissez-vous telle ville ? Quelles magnifiques *promenades* on peut faire tout autour ! » Et il continuera énumérant routes, sentiers, rochers ou collines, etc., que de très longues et de très fréquentes promenades lui ont rendus tout à fait familiers.

Une chose me frappe. Nous ne cessons de parler des Anglais comme d'un peuple dont la devise est « Le temps est de l'argent » ; mais je remarque qu'ils ont une quantité de vacances qui nous sont inconnues. Nous ferions peut-être une de ces promenades anglaises le samedi ou le dimanche après-midi ; mais nous sommes occupés par quelque autre chose. Prenez, par exemple, un instituteur-adjoint qui se prépare à un examen. Le jeudi après-midi, au lieu de se promener, il s'enfermera très probablement dans sa chambre. Un jeune Anglais n'agira pas ainsi ; il travaillera peut-être pendant quelques heures le matin ; mais, en aucun cas, il ne se privera de sa promenade. Il a travaillé ferme, il se promènera avec la même énergie. « Ce qui vaut la peine d'être fait, dit-il, vaut la peine d'être *bien* fait. » Ce n'est peut-être pas le *temps*, mais le *bon ordre* qui est de l'argent en Angleterre. Combien y en a-t-il parmi les jeunes gens travaillant chez nous dans les magasins, comme comptables ou dans quelque emploi semblable, qui fassent toutes les semaines une longue promenade ? Le nombre doit en être assez restreint. Ici, tous les jeunes hommes qui occupent de pareilles positions ne passeront jamais une semaine sans une longue excursion pédestre. C'est à qui ira le plus loin, atteindra un nombre de kilomètres extraordinaire. Beaucoup, qui commencent à travailler à huit ou neuf heures, trouvent le moyen de faire trois ou quatre kilomètres avant de déjeuner. Il paraît qu'il n'est pas rare d'entendre parler d'un voyage à pied de Londres jusqu'au nord de l'Ecosse, aller et retour. Et les vélocipédistes ? Savez-vous qu'ils ont des cartes de France infiniment détaillées où toutes les routes propres aux vélocipèdes sont minutieusement indiquées. Bientôt, j'imagine que tous les Anglais que vous verrez en France seront perchés sur leurs bicyclettes. Je connais des instituteurs qui, ainsi montés, ont visité une grande partie de la Normandie, et qui ont l'intention d'arriver jusqu'à l'Exposition de Paris sur le même appareil.

Le mauvais temps n'est jamais un obstacle pour eux. Si une promenade — le long des haies tapissées de verdure, dans les sentiers parfumés, par un doux soleil de printemps — est délicieuse, une autre promenade parmi les rochers abrupts, sur les hauteurs hygiéniques, par une après-midi de décembre froide, piquante, glaciale, a aussi une saveur

spéciale que quelques-uns goûtent avec une réelle jouissance. La neige elle-même ajoute au plaisir ; en ce cas, la promenade est très souvent accompagnée des plus ardents combats à boules de neige. Dans cette sorte d'exercice, les jeunes filles se distinguent généralement par l'impétuosité dont elles font preuve et l'intensité du bonheur qu'elles ressentent. Des jeunes filles, depuis quinze jusqu'à dix-huit ou vingt ans, escaladent et descendent des collines, les cheveux au vent, la figure animée, avec un courage, un plaisir immense ; ça fait du bien rien que d'y regarder.

Essayer de dire comment on se promène en Angleterre, et ne pas mentionner, ne fût-ce que d'un mot, une sorte de promenade qui jouit de la plus haute considération près de nombreux jeunes gens, serait être trop scandaleusement incomplet. C'est réellement un délicieux coup d'œil que de voir par une belle après-midi de printemps, ou par un calme soir d'été, ces nombreux couples de jeunes gens heureux se promenant bras dessus bras dessous tout autour des villes. Il va sans dire qu'ils avancent à un pas des plus modérés ; mais leur promenade n'en est par moins aussi longue que charmante. C'est une flirtation générale et très respectable ; pour les gens du peuple, c'est une façon très ordinaire et qui doit être très commode de faire la cour. Un journal anglais très sérieux discutait, il n'y a pas très longtemps, combien de promenades avec une jeune fille étaient nécessaires pour constituer une promesse de mariage ; il n'est arrivé à aucune claire conclusion, ce qui est peut-être à regretter, car les tribunaux parfois interviennent pour faire tenir une promesse qui a été donnée à la légère et qu'on voudrait oublier.

On voit quel important élément les promenades sont dans la vie anglaise. Ils donnent vraiment aux manières un caractère tout différent des habitudes françaises. Quand on vous invite à prendre le thé quelque part, il n'est pas rare qu'on s'informe en même temps de vos aptitudes comme promeneur. Si vous semblez dire que vous êtes un bon marcheur, du même coup vous recevez une invitation, non seulement pour plusieurs tasses de thé, mais pour une promenade. Les vêtements, la mode, tout témoigne de cette passion générale de la promenade. Tout est calculé pour rendre la marche plus facile et plus confortable.

Ce fait n'est nulle part plus évident que dans les articles de chaussure. De là la réclame suivante affichée en lettres énormes dans plusieurs gares de Londres, pour une espèce particulière de souliers : « Douze kilomètres à l'heure, facilement ! » Mais cette passion pour la promenade se fait encore sentir d'une façon bien autrement importante et sérieuse ; elle a, selon moi, une réelle influence sur la moralité, la religion même de l'Angleterre, ou tout au moins sur la manière dont les Anglais passent le dimanche.

« Triste comme un dimanche anglais » est une comparaison parfois usitée chez nous, et il y a très probablement une quantité de comparaisons d'un usage journalier qui ne sont ni aussi frappantes ni aussi justes. Il faut avouer qu'un Français échappera avec peine à une forte impression de mélancolique tristesse et de noir ennui pendant les premiers dimanches qu'il passera en Angleterre. Quoi qu'il en soit, il s'y fera assez aisément, et ne tardera peut-être pas à comprendre comment les Anglais peuvent aimer leur dimanche. Ils vont sans doute à l'église

plus que nous ; mais aussi quel vaste choix d'églises, de chapelles, de crédos, de sectes de toute espèce, n'ont-ils pas, depuis le puritanisme le plus rigide, ou l'Armée du salut, avec tambours et trompettes, jusqu'à l'exposition de la pensée la plus libre, la plus indépendante ; depuis la chapelle où se réunissent les silencieux quakers jusqu'à celle dont les vrais dieux sont : Voltaire, Rousseau et Montaigne ? L'Anglais serait vraiment bien difficile si, parmi les deux cents sectes dont la propagande est incessante, il n'en trouvait pas une douée des qualités requises par les particularités de son goût religieux. Pas d'amusements publics ; théâtres, magasins, boutiques, tout est fermé ; les rues sont si désertes, si semblables à des allées de grands cimetières, mais les « homes » sont si vivants, si épanouis, si confortables. Et, encore une fois, l'Anglais, si affairé durant toute la semaine, se réjouit en pensant à la promenade qu'il va faire le dimanche après-midi. Cela est général et n'admet que très peu d'exceptions. Un Anglais qui ne se promène pas, n'est pas un Anglais authentique. Nous ne devons pas non plus nous mettre en tête que les Anglais en agissant ainsi sont uniquement préoccupés du soin de leur santé, qu'ils ne font qu'obéir à d'impérieuses exigences de leur climat. Sans doute, cela y est pour quelque chose, pour beaucoup si l'on veut. Après tout, la différence de température entre Paris et le sud, ou le milieu de l'Angleterre, n'est pas très appréciable. J'imagine que des Anglais ne changeraient pas le moins du monde leurs habitudes s'ils vivaient en France, à Evreux ou même à Chambéry, par exemple. Ne sont-ils pas les touristes les plus infatigables ? S'ils visitent quelque vieux château, il leur faut fourrer le nez partout, au risque de se casser le cou. Si Tartarin avait réellement fait dans les Alpes tous les exploits dont il se vante, soyez sûrs que quantité d'Anglais les auraient tentés après lui.

« Craignez Dieu, et faites des marches forcées », répétait un célèbre pédagogue anglais à ses élèves. Il peut très bien se faire qu'ils n'oublient pas la première partie de cette recommandation ; quant à la seconde, ils la mettent certainement en pratique. Ainsi élevé, l'Anglais, quoiqu'il conserve au fond du cœur la plus tendre affection pour le « home » bien-aimé, s'habitue très facilement à une vie aventureuse et pénible dans quelque lointaine colonie. Ce n'est pas seulement parce qu'une bonne promenade est hygiénique que l'Anglais en est si amoureux ; c'est encore parce qu'il trouve une sorte de poétique plaisir dans la contemplation de ses paysages si plaisants, si riches, si calmes. La plupart des Anglais aiment passionnément la nature. Le grand poète écossais, Burns, était un pauvre misérable laboureur. Les candidats aux prochains examens savent que les Anglais ont un autre poète, Thomson, qui a écrit *les Saisons* ; j'imagine qu'il doit avoir été un grand promeneur ; dans tous les cas, il vivait à la campagne et était un ardent admirateur de la nature. Voyez les romans anglais ; vous y trouverez toujours quelque poétique description d'une promenade faite par un tranquille après-dîner de dimanche. Dans cette promenade, l'Anglais se sent l'âme à l'unisson pour ainsi dire avec la nature elle-même ; en même temps qu'il s'extasie à la contempler dans l'épanouissement de son cœur et de son imagination, il respire des parfums et se remplit les poumons d'un air vivifiant.

Santé, poésie, moralité, je trouve tout cela dans la passion des Anglais pour les longues promenades. Pour nous, ne serait-ce pas une excellente

préparation aux marches militaires? « Ce n'est plus avec nos bras que l'Empereur remporte des victoires, c'est avec nos jambes », disaient nos soldats après la capitulation d'Ulm. N'oublions donc pas nos jambes. Réellement, ne pense-t-on pas que ce serait une vraie bénédiction pour nos écoles normales, si les élèves pouvaient s'empêcher d'une belle passion pour de longues et bienfaisantes promenades?

Ceci a peut-être encore l'air un peu pédagogique; mais que l'on veuille considérer que cette conclusion diffère en un point essentiel de celle que suggère généralement la pédagogie : elle promet des résultats excellents, et, en même temps, elle assure et augmente le loisir des maîtres. Que cela soit mon excuse.

## II. PROIX.

Training College, — Exeter.

---

## Les Kouttabs (écoles primaires musulmanes) en Tunisie

---

Les écoles primaires musulmanes ou *kouttabs* sont appelées écoles koraniques par nous autres Français. Elles sont répandues un peu partout, dans les tribus comme dans les villes, au nombre de plus de 500 pour toute la Régence. Il y en a environ 120 dans la seule ville de Tunis, et il n'est pas de petite bourgade qui n'en possède plusieurs. Il est vrai que le nombre des élèves est assez restreint dans chaque école; il est en moyenne de 15, ce qui donne un chiffre approximatif de 7500 écoliers seulement pour toute la Tunisie, soit 0.68 0/0 de la population musulmane.

L'instruction donnée dans les *kouttabs* est purement religieuse; elle consiste strictement dans la lecture, l'écriture et l'orthographe usuelle du Koran. Aucun commentaire, aucune notion de grammaire même ne vient jamais éclairer et vivifier cet enseignement absolument mnémotechnique et machinal. Au reste, il serait difficile qu'il en fût autrement. Les maîtres, qu'on appelle *moueddebs* (c'est-à-dire éducateurs de la jeunesse), sont ignorants pour la plupart; ils n'ont reçu que la seule instruction qu'ils sont chargés de transmettre. Ils connaissent le Koran par cœur admirablement, avec une sûreté de mémoire impeccable et des détails infinis. Je pense qu'au « coupelaud, ils pourraient le rendre par cœur à revers », mais je pense aussi que, comme pour Gargantua et sans vouloir faire de comparaison irrévérencieuse, tout ce savoir n'est que « besterie ». Ils ne comprennent pas le texte sacré; ils le répètent et le font répéter, voilà tout.

Le *kouttab*, presque toujours situé au premier étage, est d'une installation plus que modeste. La porte d'entrée est élevée au-dessus du sol; une grosse pierre informe y donne accès. Elle est petite et peinte à l'arabe, bords verts et fond rouge. Poussez-la et entrez. Vous montez d'abord un escalier rapide et étroit dont les huit ou dix marches, faites de briques, sont la plupart du temps en mauvais état. En France, on crierait : casse-cou! A Tunis, on trouve cela très bien. Au haut de l'escalier, si vous n'y prenez garde, vous butez les chaussures des enfants qui sont jetées là

pêle-mêle dans un désordre inexprimable. Enjambez le tas, et vous voilà dans le *kouttab*. C'est une salle rectangulaire, assez spacieuse, mais un peu basse. Les murs sont blanchis à la chaux. Il n'y a qu'une seule et mesquine fenêtre grillée par laquelle un jour douteux pénètre. Des nattes recouvrent le sol. Vous apercevez tout d'abord le grave moueddeb, drapé dans son burnous, assis, les genoux croisés sur une sorte d'escabeau placé en face de la fenêtre. D'une main, il tient son chapelet; de l'autre, un long et gros bâton. Les enfants, accroupis sur les nattes et même sur des coussins (ceux qui peuvent se payer des coussins), sont groupés tout autour de lui, à bonne portée du redoutable instrument de discipline. Dans les coins, les débutants, les tout jeunes élèves forment parfois un ou deux cercles sous la direction de moniteurs. Et comme c'est joli et gracieux, tout ce petit monde à burnous, aux visages frais, aux grands yeux noirs si profonds, aux lèvres vermeilles, aux vêtements multicolores. Voici du rouge et du jaune, voilà du vert et du blanc. Et là-bas, dans le fond, voyez-vous ce petit négrillon venu là tout exprès, semble-t-il, comme pour compléter cette gamme de couleurs!

Mais ce qui vous frappe le plus, c'est le bruit intense qu'ils font dans cette salle. Du dehors, vous avez entendu crier; à mesure que vous avez approché, le bruit vous est arrivé plus fort et plus aigu, et maintenant que vous êtes entré, vous entendez pleinement une récitation à tue-tête faite par vingt enfants à la fois. Chacun piaille sans se soucier de ses voisins. Aussi quel agréable concert de notes criardes et de sons étrangers à mettre en fuite tous nos instituteurs français! Vous vous demandez comment on peut étudier dans de pareilles conditions. Essayons de nous en rendre compte.

Voici un petit enfant qui arrive dans un *kouttab* de vingt à vingt-cinq élèves. Le moueddeb ne s'occupe d'abord pas de lui; il l'abandonne à son moniteur, c'est-à-dire à un élève avancé qu'il récompense de sa bonne conduite en en faisant son aide et son factotum. Le moniteur commence par apprendre à cet enfant l'alphabet arabe, et pour cela il se sert d'une planchette. Qu'est-ce que cette planchette? Je suis obligé d'ouvrir une parenthèse pour l'indiquer.

Au *kouttab*, il n'y a pas de livres ni de cahiers. Le seul instrument d'instruction, c'est la planchette, dont chaque élève est muni, minuscule pour les petits, de 35 centimètres sur 57 pour les plus grands. Elle est en bois dur, en noyer ordinairement. On la recouvre par frottement d'une légère couche d'une argile spéciale et on laisse sécher. On écrit à l'encre sur ces planchettes. L'argile préserve le bois de toute atteinte. On efface en lavant à grande eau. Puis une nouvelle couche d'argile permet d'écrire à nouveau et ainsi de suite toujours.

Le moniteur donc trace à l'encre sur la planchette de l'enfant les caractères de l'alphabet arabe. Il nomme chacun d'eux, et l'enfant répète après lui. Cet exercice se continue jusqu'à ce que ce dernier puisse distinguer et désigner toutes les lettres, après quoi on lui apprend à les écrire. Pour cela le moniteur trace les caractères sur la planchette avec l'extrémité non taillée du *klem* (plume de roseau); l'argile garde une marque semblable à celle que laisse la mine de plomb sur le papier. L'élève repasse à l'encre les caractères ainsi obtenus en s'efforçant de bien suivre les traits.

Au bout de plusieurs mois, trois ou quatre environ, l'enfant sait reconnaître et nommer les lettres, il sait aussi les tracer. Le moniteur commence alors à lui apprendre le Koran, ou, d'une façon plus précise, le *Fateh'a*, première sourate du Koran. L'élève apprend un mot, puis un autre, et en même temps qu'il fixe ces mots dans sa mémoire, il apprend encore à les reproduire sur sa planchette. C'est un travail qui va lentement, sans aucune hâte, sans procédé expéditif. L'enfant entend, répète et répète jusqu'à ce qu'il sache; il voit et s'efforce d'imiter en se reprenant sans se lasser. Enfin le voilà qui est parvenu à retenir par cœur et à écrire une ou deux phrases du *Fateh'a*; il cesse dès lors d'être sous la direction du moniteur pour devenir l'élève immédiat du moueddeb.

Ce maître a autour de lui de dix à quinze enfants. Comme il ne s'inquiète en aucune façon de grouper les élèves selon leur force et de les faire marcher ensemble, il arrive souvent qu'il ne s'en trouve pas deux à étudier la même leçon. L'un ne sait rien, l'autre sait à peine quelques versets, un troisième récite déjà plusieurs sourates et même plusieurs *hazébs* (chapitres) du Koran. Le moueddeb veut cependant que tout ce monde travaille à la fois, et il atteint son but, car son enseignement, bien que purement individuel, est simultané par un certain côté. Je m'explique. Le moueddeb dicte quelques mots à un élève qui les répète et les écrit sur sa planchette; vite le moueddeb dicte à un second élève qui fait comme le premier, puis à un troisième, à un quatrième, etc. Dès que les élèves ont fini d'écrire ce qu'on leur a dicté, ils répètent à haute voix les derniers mots, et le moueddeb aussitôt leur lance quelques mots qu'ils écrivent encore, et ainsi de suite jusqu'à ce que la dictée, qui doit être apprise par cœur, soit assez longue pour chacun. Bref, le moueddeb, sans être un aigle, est pour le moins aussi fort que César, qui dictait à plusieurs secrétaires à la fois; il est vrai que César composait et que le moueddeb récite, mais César à coup sûr n'avait pas autant de secrétaires que le moueddeb d'élèves. Il faut que ce brave maître soit bien sûr de sa mémoire. Un mot lui rappelle une phrase, et il ne commet jamais d'erreur et il n'a jamais aucune hésitation. Et ce qui est vraiment curieux, c'est que, dans cette classe, on ne dit jamais rien tout bas, on crie à tue-tête. Le moueddeb crie, le moniteur crie, les élèves crient; de la poitrine de chacun sort un chant aigre et monotone d'un ton élevé. Personne n'a souci de son voisin, et il paraît qu'on finit tout de même par s'entendre et par apprendre le Koran. Quand la dictée est assez longue, les élèves l'étudient en la répétant au plus haut diapason qu'ils peuvent atteindre; ils ont alors un balancement perpétuel du buste, en avant et en arrière, du plus singulier effet.

J'ai cherché à faire comprendre de quelle façon le Koran est enseigné et comment un Arabe apprend à lire et à écrire. Je ne sais si j'ai réussi. Toutefois, je prie mes camarades de vouloir bien en me lisant abandonner nos idées françaises sur l'ordre, le silence et la discipline. Les moueddebs ignorent tout cela. Examinez un *koultab* pendant cinq minutes; voici ce que vous verrez: un enfant qui sort, un qui rentre; un enfant qui va décrocher sa planchette pendue au mur, et un autre allant y suspendre la sienne. Voyez encore: en voilà deux ou trois qui lavent leurs planchettes, en voici qui portent les leurs sécher au soleil, en voilà un enfin qui dans le tas cherche ses chaussures. Tout à coup, un encrier est ren-

versé... tous les bambins sont en révolution. Quel désordre, mon Dieu!

Et pendant tout ce temps le moueddeb reste immobile, accroupi sur son escabeau, le bâton, son sceptre, à la main. C'est le seul instrument de discipline dont il dispose, mais il en joue si bien qu'il en tire de merveilleux effets. Sans se déranger, le moueddeb atteint les coupables les plus éloignés de lui; la verge est là, planant, répandant une terreur salutaire et s'abattant de temps à autre sur quelque tête ou sur quelque dos pour punir les fautes légères. Mais voici qu'un écervelé a commis quelque sérieuse peccadille. Le moueddeb alors se dérange. De gré ou de force, l'enfant se couche sur la natte; on lui lie les pieds, et le garçon le plus fort les tient levés en l'air. Le moueddeb, toujours grave, lui administre, sur la plante des pieds, dix, vingt et même vingt-cinq coups de bâton. Le coupable a beau invoquer le nom de Dieu, celui du Prophète, rien n'y fait; il n'en reçoit pas moins son châtement.

Il y aurait encore d'autres questions fort intéressantes à traiter au sujet des *koultabs*. Je pourrais vous dire comment se recrutent les moueddebs, le sort réservé à leurs écoles, le parti qu'on en pourrait tirer. Mais on trouve déjà, avec raison, que ma prose occupe une très large place dans notre modeste Bulletin. Je vous dirai donc le reste une autre fois, ou bien quand vous viendrez à Tunis, où je souhaite que quelque heureux hasard vous amène tous pour jouir du gai soleil, du ciel bleu, des lointains vaporeux et violacés et même de la nature sèche, aride et jaunie.

ALFRED PERRIN.

---

## LA PLAGE DE ROSCOFF ET LA ZOOLOGIE MARITIME

---

Jusqu'au mois d'août 1887, je n'avais jamais vu la mer. Je ne pouvais me représenter les animaux qui l'habitent qu'en imagination, d'après des figures toujours imparfaites. Je désirais depuis longtemps combler cette lacune. C'est pourquoi, à l'approche des vacances de 1887, je demandai à M. de Lacaze-Duthiers l'autorisation de prendre part aux travaux de son laboratoire de zoologie maritime, à Roscoff. Cette autorisation me fut accordée sur-le-champ, et, le 4 août, je débarquais dans la petite ville bretonne. J'y suis resté environ un mois. Le récit qui va suivre montrera à mes camarades que ce n'est pas là du temps perdu, et donnera peut-être à quelques-uns le désir de m'imiter.

Les travaux d'un laboratoire de zoologie maritime comportent des excursions sur la grève, des pêches pélagiques, des observations à l'aquarium, et enfin les travaux proprement dits sur la table de dissection.

Les excursions sur la grève sont des plus importantes. « Allez à la grève, disait M. de Lacaze-Duthiers aux jeunes naturalistes, vous pourrez y faire une ample moisson de remarques intéressantes sur l'habitat et les mœurs des animaux, et c'est ainsi que vous arriverez plus facilement à en étudier l'organisation. » De même que pour apprendre la botanique, il est indispensable d'herboriser, de même pour apprendre à connaître les animaux marins il faut aller les recueillir soi-même sur la grève. On part donc une heure environ avant la basse mer, les pieds chaussés

d'espadrilles et le pantalon relevé jusqu'au-dessus du genou. Mais cette tenue a le désavantage d'exposer les mollets aux coups de soleil ; j'en ai gardé un cuisant souvenir. Il vaut mieux sacrifier un vieux pantalon et entrer bravement dans l'eau sans souci de le mouiller. D'ailleurs, il n'est pas rare de rencontrer, lorsque la mer monte ou descend, des courants d'une profondeur insolite où il faut, bon gré, mal gré, entrer jusqu'à la ceinture. L'excursion dure environ deux heures. On est muni d'un seau en toile à voile contenant des bocaux dans lesquels on rapportera la récolte.

La première zone qu'on traverse est à sec ; on y rencontre de nombreux rochers recouverts d'une chevelure de fucus, semblables de loin à des monstres hirsutes, et tapissés de myriades de Balanes et de Patelles. Cette zone, très abondamment pourvue en individus, est pauvre en espèces. On arrive bientôt aux flaques d'eau, on avance au large à mesure que la mer se retire, puis on revient sur ses pas dès que l'heure de la marée est passée.

Une des régions les plus intéressantes à visiter est l'*Herbier*. Les pêcheurs appellent ainsi de véritables prairies de Zostères qui croissent sur un fond de sable. Ces plantes sont des monocotylédones voisines des Graminées ; elles font partie des rares Phanérogames qui croissent dans la mer. Avec elles, se trouvent les Laminaires, les *Himanthalia* et les *Chorda filum*, de l'ordre des Algues brunes. Si on écarte les filaments de Zostères, on est stupéfait de voir à-travers l'eau limpide le fond absolument tapissé d'êtres vivants. Il est vrai que leurs formes déconcertent au premier abord. Ce sont surtout des éponges orangées et des Anarconques vermillon clair dont la forme rappelle celle d'une morille. Sur les feuilles même des Zostères, on trouve des petites Méduses fixées, les Lucernaires. Les Crabes à la démarche oblique et les Pagures (Bernard-l'Ermite), dans la coquille usurpée d'un Buccin, abondent. Les cailloux, qu'il faut avoir soin de soulever, fournissent souvent une riche moisson. On récolte ainsi de nombreux Gastéropodes, des Haliotides à la coquille nacrée, de petits Troques, des Doris, sans coquille, dont le tégument verruqueux varie de teinte depuis l'orangé clair jusqu'au pourpre foncé et dont la branchie, située sur le dos dans la région anale, présente la forme d'une étoile aux bords élégamment dentelés.

Les Tuniciers sont aussi très nombreux. Ce sont des Ascidies du genre *Ciona*, au corps transparent dont les siphons sont aussi très élégants avec leur orifice festonné et muni de taches oculaires de couleur jaune soufre disposées très régulièrement, des Clavelines, Ascidies sociales, de plus petite taille, dont chaque individu possède un pédoncule qui produit à la base des stolons surmontés d'autres individus. Les Clavelines sont absolument hyalines, d'une transparence parfaite, ce qui permet d'étudier facilement leur organisation ; rien de plus élémentaire par exemple que de suivre au microscope les globules du sang dans le sac treillisé qui joue le rôle de branchie, et d'observer les battements du cœur qui se contracte pendant quelques instants alternativement dans un sens et dans l'autre.

Les Botrylles sont des Ascidies composées, disposées par groupe de six ou sept en rayonnant autour d'un siphon cloacal commun. Ils recouvrent les quartiers de rocs et simulent des plaques de lichens dont la

surface serait parsemée de jolies étoiles aux couleurs variant avec les espèces. Pour le dire en passant, le reproche qu'on adresse parfois aux naturalistes de donner des noms barbares aux animaux qu'ils étudient n'est guère justifié. Peu de noms, en effet, sont aussi harmonieux que ceux de Botrylle, de Claveline et de Molgule. Je les recommande aux poètes en quête d'allitérations et aux chasseurs qui se lassent d'appeler leur chien Médor.

Les Actinies ne sont pas rares non plus et présentent la plus remarquable variété de couleurs. L'*Actinia mesembry anthemum* est d'un beau rouge écarlate. A côté il faut signaler les grandes Anémones (*Anthea cereus*), à qui leurs longs tentacules non rétractiles forment comme une chevelure de serpents d'un vert tendre à reflets changeants. Parmi les Coelentérés, il faut encore citer les Cydippes et de grandes Méduses du genre Chrysaore. Les Cydippes appartiennent au groupe des Clénophores ; on les rencontre assez souvent échoués sur le sable à marée basse. Mieux que les perles les plus pures, ils méritent d'être comparés à une goutte de rosée solidifiée. Impossible d'imaginer quelque chose de plus diaphane. Rien n'est plus intéressant à étudier que ces jolis animaux dans un bocal d'eau de mer : les rangées d'appendices disposés en peigne suivant quatre méridiens de ces petites sphères transparentes battent sans relâche le liquide qui les entoure et s'irisent de la façon la plus curieuse dans ce mouvement continu. Quant aux Méduses, elles sont plus rares à Roscoff, mais quand on a la bonne fortune d'en découvrir, on est bien payé de ses peines : dans une eau pure et aérée, elles se démènent sans cesse, contractant leur ombrelle, déroulant et rétractant successivement leurs longs filaments pêcheurs d'un blanc pur comme le reste du corps, sauf les taches sensorielles orangées disposées régulièrement sur le bord de l'ombrelle.

Sur la plage de sable ou de vase restée à sec, la chasse n'en est pas moins intéressante. C'est là qu'il faut aller pour comprendre l'organisation des Lamellibranches. On arrive rapidement à reconnaître les trous qui, à la surface, décèlent la présence des Couteaux, des Bucardes, des Myes. Ces dernières sont de grosses coquilles qui, en raison de leur grande taille et de la régularité de leur organisation, se prêtent très bien à l'étude du type Lamellibranche. On les trouve en abondance dans la vase de la rivière de Penzé. Les Couteaux vivent d'une façon analogue, enfoncés dans des trous creusés dans le sable, la bouche en bas et les siphons en haut. Lorsque la mer s'est retirée depuis quelques heures, ils commencent à sentir le besoin d'une eau plus aérée que celle qui remplit leur trou ; à l'aide de leur pied très développé, ils remontent alors, et leurs siphons affleurent presque la surface du sol. Si on vient alors à les effrayer, en frappant du pied par exemple, ils rentrent précipitamment jusqu'au fond de leur logis, en même temps qu'ils rétractent leurs siphons, l'eau que contenaient ces organes est alors vivement expulsée, et on voit jaillir à la surface du sable un petit jet d'eau qui trahit à coup sûr la présence de l'animal. Outre ces mollusques, on trouve encore en abondance dans le sable des Synaptés et des Arénicoles. Les premières sont des Holothuries transparentes et sans pieds dont on reconnaît aisément la présence à un petit monticule qui porte deux dépressions perpendiculaires se croisant au pôle de la taupinière. Un coup de bêche ramène l'animal à la surface.

Les Arénicoles, qui passent leur vie à manger du sable pour se nourrir des matières organiques qu'il renferme, sont aussi très faciles à récolter. Une petite dépression en entonnoir indique l'endroit où se trouve la tête de l'animal avaleur de sable, à quinze centimètres environ se trouve l'autre extrémité indiquée par un petit exhaussement dû au sable rejeté. On donne le coup de bêche parallèlement à la droite qui joint ces deux points.

Mais les excursions les plus intéressantes se font pendant les grandes marées de zygies, surtout à l'approche des équinoxes. La mer, se retirant alors très loin, permet de parcourir des plages et de visiter des rochers qu'on n'a que bien rarement l'occasion d'explorer. Aussi les trouvailles sont-elles toujours d'une grande richesse, et n'hésite-t-on pas à entrer dans l'eau jusqu'au cou pour pénétrer dans des anfractuosités dont les parois recouvertes d'animaux aux vives couleurs sont véritablement dignes d'admiration. C'est cette vivacité, cette richesse et cette variété de coloris des animaux marins qui a été l'une de mes grandes surprises, et, sans exagération, on peut les comparer à celles des plus jolies fleurs. Certaines colorations sont même absolument propres au règne animal, et, si on ne les a pas vues, il est impossible de s'en faire une idée. C'est ainsi que la couleur d'une Ascidie du genre *Cynthia*, qui tapisse littéralement certaines grottes, ne peut guère être rapprochée que de celle des verres colorés à l'aide de l'azotate d'urane, et encore cette comparaison n'en donne-t-elle qu'une idée imparfaite.

Il faut voir aussi des rochers comme il m'a été donné d'en admirer un dans la baie de Saint-Pol de Léon; je l'ai trouvé absolument couvert d'animaux tous également dignes d'attirer l'attention : des alcyons roses avec leurs polypes épanouis comme autant de fleurs minuscules d'une délicatesse et d'une élégance extrêmes, des éponges orangées bizarrement ramifiées, des Phallusies mamelonnées de couleur écarlate, etc. Devant ces êtres si curieux on est bien forcé de convenir qu'en dehors de l'humanité, comme disent les littérateurs, il y a encore des sujets d'étude du plus haut intérêt.

Les pêches pélagiques réservent aux naturalistes un autre genre d'émotions. Ce n'est plus seulement l'intelligence qui y prend part, c'est aussi et surtout le corps, et en particulier l'estomac. Lorsque le bateau est arrivé au large, par cent mètres de fond environ, on jette les fauberts sur-dessus bord et on laisse dériver l'embarcation.

Les matelots ont beau vous affirmer que la mer est comme de l'huile, les ondulations de la houle la plus légère, jointes aux secousses brusques qu'imprime au bateau la corde des fauberts traînant sur le fond, forcent bientôt ceux qui ont l'estomac peu solide à professer une opinion radicalement opposée. Ce fut malheureusement mon cas, et à des degrés divers celui de tous ceux qui s'étaient embarqués comme moi, à l'exception d'un seul privilégié. Je fus l'un des plus sérieusement incommodés. Pendant trois heures mortelles, je fus le jouet des plus atroces nausées, et pendant que les plus valides « souquaient » ferme pour ramener les fauberts chargés d'oursins, couché en rond au pied du mât, le diaphragme horriblement secoué par des contractions convulsives, j'offrais certainement le plus lamentable spectacle. Enfin, je remis le pied sur la terre ferme, et aussitôt je fus délivré, ne gardant du mal de mer qu'un souvenir, l'un des plus désagréables de mon existence.

Rentré au laboratoire, on met sa récolte dans une eau bien pure qu'on a soin de renouveler pour que les animaux puissent y vivre en attendant le moment d'être disséqués. On met à l'aquarium les récoltes faites par les matelots du laboratoire et les dons des pêcheurs.

Là encore, il est très intéressant d'observer les mœurs des animaux. On peut voir le grand Peigne de Saint-Jacques se déplacer rapidement en fermant brusquement les valves de sa coquille; l'animal peut même être projeté en dehors des bassins où il vit. Il faut voir aussi d'énormes oursins de dix centimètres de diamètre et pesant, hors de l'eau, plusieurs kilogrammes, ramper sur les parois verticales de leur aquarium. Il est facile, dans ces conditions, d'observer leurs pédicellaires sans cesse en mouvement. De grandes étoiles de mer, dont les bras atteignent jusqu'à trente centimètres de longueur, sont aussi très curieuses. On peut les voir s'amputer volontairement d'un de leurs bras; il en repousse un autre à la place, pendant que le bras détaché continue à vivre isolé pendant plusieurs jours encore.

Mais il serait trop long de les citer tous, de même qu'il serait impossible d'entrer dans le détail des travaux de laboratoire proprement dits. Les observations qu'on peut faire, le scalpel à la main ou sur le porte-objet du microscope, sont en effet trop nombreuses et trop variées pour que j'essaie d'en choisir quelques-unes comme exemple. Pour moi surtout, presque tout ce que j'avais sous les yeux était nouveau et avait le charme de l'inconnu. Cependant, si absorbé qu'on soit par la zoologie, il reste toujours bien dans la journée une heure à consacrer aux bains de mer. Tous ceux qui ont eu la bonne fortune d'en prendre connaissent le bien-être qui en résulte et l'action fortifiante exercée par « l'onde amère » sur les organes. Qu'on joigne à cela les avantages d'un air pur chargé d'émanations salines, d'une température qui n'est jamais excessive et atteint rarement 25°, et enfin de l'exercice pris sur la grève, et l'on conviendra qu'au point de vue hygiénique on ne saurait passer ses vacances dans de meilleures conditions.

Malheureusement Roscoff se trouve bien loin du centre de la France; le voyage est très onéreux. Un professeur d'école normale ne peut guère y arriver avant le 40 août, alors que le laboratoire est déjà envahi par les étudiants des Facultés; il est alors obligé, comme j'ai dû le faire moi-même, de chercher un logement en ville, ce qui est toujours un problème sérieux dans la saison des bains de mer et ce qui contribue à grever le budget. Enfin, au milieu de ces jeunes gens qui préparent l'examen de la licence ès sciences naturelles, on est un peu dépaysé, on ne se sent pas absolument chez soi. Non pas que j'aie eu à rougir, par exemple, de mon ignorance devant eux; j'ai pu constater, en effet, en toute modestie, que, sur bien des points, je n'avais rien à leur envier... sous le rapport de l'ignorance, et même sous d'autres rapports. Mais, faisant partie de l'enseignement primaire, j'étais presque un intrus. Il existe heureusement un autre laboratoire d'un accès plus facile. C'est celui de Saint-Waast, dirigé par notre aimable et savant professeur d'histoire naturelle à Saint-Cloud, M. Edmond Perrier. Ce laboratoire, de fondation récente, dépend du Muséum d'Histoire naturelle. Il est aujourd'hui pourvu de tout le matériel nécessaire aux études zoologiques. Il peut donner le vivre et le couvert à dix-huit naturalistes, non compris le personnel

administratif. Il y a en effet des chambres et un réfectoire pour les travailleurs. Le séjour y est donc à la fois très commode et très économique. J'ai reçu de M. Perrier lui-même l'assurance que les portes en seront ouvertes à tous ceux d'entre nous qui manifesteront le désir d'y travailler. Pour plus de détails sur ce sujet, on peut consulter l'article publié dans la *Nature* du 18 août 1888, ou écrire directement à M. Ed. Perrier, qui se fera un plaisir de fournir tous les renseignements qui lui seront demandés.

MARICHAL.

---

## QUELQUES MOTS SUR L'ÉDUCATION DES INSTITUTEURS EN ANGLETERRE

---

On a beaucoup vanté, dans ces derniers temps, l'éducation anglaise. A en croire certains enthousiastes, elle ne laisserait rien, ou à peu près rien, à désirer; il faudrait tout en emprunter, les méthodes et l'esprit. Ce n'est pas sans une secrète impatience que bien des gens ont vu croître cette anglomanie d'un nouveau genre. Ils étaient bien obligés d'avouer que les heures nombreuses consacrées au « foot-ball », au « cricket », au « boating », devaient former des corps robustes; ils reconnaissaient aussi que la grande liberté laissée aux jeunes gens devait développer cette confiance en soi, cette vigoureuse initiative que nos voisins appellent si bien « self-government »; mais ils se demandaient avec inquiétude si l'éducation intellectuelle trouvait là son compte. La vigueur physique, disaient-ils, c'est excellent; mais il faudrait savoir à quel prix on l'achète. Le temps que l'on consacre aux jeux, il faut l'enlever aux études; n'en souffrent-elles point? Par exemple, un instituteur anglais a-t-il, en sortant de l'École normale, l'esprit aussi ouvert et aussi bien meublé que son collègue français?

C'est à cette question que nous allons tâcher de répondre.

### I

En Angleterre, l'éducation de l'élève-maître est surtout professionnelle. Voici un jeune homme de quatorze ou quinze ans; il passe avec succès, devant les inspecteurs de Sa Majesté, l'examen qui marque la fin des études primaires. Se destine-t-il à l'enseignement? Il devient, dans l'école même, une sorte de moniteur, et reçoit de son maître une leçon quotidienne d'une heure, destinée à la préparation d'un nouvel examen. La fin de l'année arrive; l'inspecteur s'assure que le jeune moniteur a des aptitudes pour l'enseignement; il l'élève au grade de « pupil-teacher » (élève-maître). Le pupil-teacher est une sorte de stagiaire; il enseigne dans une école importante sous la direction du maître, et reçoit des administrateurs un traitement de 200 à 400 francs. Le directeur lui donne une heure de leçon par jour. Ce stage dure quatre ou cinq ans. Notons ici, déjà, la petite part faite à la culture générale; pendant cinq ou six ans, une heure de leçon par jour! Les pupil-teachers, dira-t-on, doivent préparer leurs classes, ce qui est un bon exercice intellectuel; mais où

trouvent-ils du temps pour les lectures, les études personnelles? Dans ce pays pratique, on n'a cure de ce superflu, qui nous paraît cependant chose fort nécessaire. On semble surtout vouloir faire des gens rompus aux petits procédés, à la routine du métier, des machines à enseigner.

Voici maintenant le futur instituteur à l'École normale (Training College) où il est entré par voie de concours. Il doit y rester deux ans. Que va-t-il y apprendre?

D'abord, il passera à l'École annexe un peu plus de temps que son collègue français. L'organisation de cette école offre ceci de particulier, que trois des maîtres de l'École normale y enseignent continuellement : l'un d'eux dirige l'ensemble; chacun des autres prend une division et surveille un élève-maître, qui est chargé de la division voisine. C'est à peu près ce qui se passe en France dans quelques endroits, où les élèves enseignent dans une école de la ville auprès des instituteurs-adjoints, sous la direction générale d'un bon instituteur. En outre, avant de quitter le Training College, chacun des élèves-maîtres passe au moins huit jours dans une école primaire de l'endroit pour y enseigner sous la direction de l'instituteur.

Cette éducation professionnelle a une sanction : à la fin du cours d'études l'élève-maître doit faire, devant l'inspecteur, une leçon choisie par ce dernier entre trois qui ont été de longue main préparées. Ainsi entendu, un tel examen est nécessairement très artificiel; le candidat récite une leçon avec gestes appropriés; aussi l'inspecteur l'écoute-t-il à peine, se contentant de lire les plans qu'il a sous les yeux. C'est dans son école que l'inspecteur jugera plus tard le candidat, et, sur un rapport favorable, lui fera délivrer, au bout de deux ans, un parchemin ou certificat définitif.

En somme, voilà un maître bien dressé : pendant six ou sept années, il a eu le loisir de s'assimiler les différents procédés, et de s'initier à l'organisation matérielle d'une école. Mais est-ce suffisant? Ce maître a-t-il l'esprit ouvert, sait-il où il va? A-t-il des principes, des idées générales qui lui permettront de juger les petits procédés, de les modifier, de les combiner? A-t-il la tête bien faite, sinon bien pleine? C'est ce qu'il nous reste à examiner!

## II

D'abord, comme il faut du temps pour le cricket et le foot-ball, il n'a travaillé que huit heures par jour. De ces huit heures, six ont été consacrées aux classes, de sorte qu'il en a employé deux seulement au travail personnel. Il est vrai qu'on lui a permis, trois semaines ou un mois avant l'examen, de repasser, ce qui n'est pas fait pour rétablir véritablement l'équilibre. En deux heures, l'élève-maître ne peut faire grand-chose; aussi n'étudie-t-il, en histoire, en littérature, en sciences, que les courts fragments portés au programme. En 1887, ce programme comprenait : la géographie physique, politique et commerciale de l'empire britannique; l'histoire d'Angleterre de 1815 à 1870; en littérature : *Hamlet*, deux chants du *Paradis Perdu*, *Sir Roger de Coverley*, petit roman d'Addison; en géométrie, les quatre premiers livres, etc.

Ces fragments, dans quel esprit doivent-ils être étudiés? On semble inviter l'élève-maître à les apprendre par cœur, comme l'indiquent les

questionnaires écrites suivantes, posées sur le *Jules César* de Shakespeare :

1. Que savez-vous de l'histoire personnelle de Shakespeare? Nommez quelques-unes — pas plus de dix — de ses autres pièces, en les classant.

2. Racontez les incidents qui eurent lieu dans le verger de Brutus.

3. Décrivez les songes de Calpurnia.

4. Quelle part a Casca dans l'action?

5. Par qui, et dans quelles circonstances sont prononcées les citations qui suivent (suivent plusieurs citations)?

6. Citez cinq ou six vers du texte.

7. Expliquez le sens exact des mots suivants (mots comme ennui, étonnant, dont le sens s'est modifié) et donnez-en, si vous pouvez, l'étymologie.

8. Donnez le sens exact des passages (archaïques) suivants, et expliquez-en les particularités grammaticales.

NOTA. (Répondre aux questions 5, 7, 8, et à deux quelconques des autres.)

L'esprit de l'instruction donnée en Angleterre est tout entier dans ces questions; elles confirment d'ailleurs les observations que fait tout Français qui suit, pendant quelque temps, le cours d'une école normale anglaise.

D'abord, elles portent exclusivement sur le livre lu et commenté en classe. Ce livre contient une courte préface où se trouvent la vie de Shakespeare et une liste de ses pièces. Des contemporains du grand poète, de la littérature anglaise, en général, l'élève n'a rien étudié et ne sait rien.

Sait-il au moins ce que c'est qu'une pièce, qu'un caractère? Est-il capable de faire ou de comprendre une appréciation littéraire? S'il le sait, c'est qu'il est exceptionnellement doué et l'a appris lui-même. On ne lui en a pas parlé.

Il pourrait, sans doute, raconter la tragédie (questions 2, 3, 4); mais soyez sûrs qu'il préférera les questions de détail, les subtilités du vocabulaire ou de la grammaire, comme on l'y invite d'ailleurs (voir *Nota*). « Jamais personne ne choisit les questions générales, me disait un candidat; c'est trop hasardeux. » Il n'y a là rien d'étonnant; pour toute préparation, on a expliqué les mots de la pièce, du premier au dernier. Je sais bien qu'avec Shakespeare, comme avec Montaigne, l'étude des mots doit tenir une large place. Ces questions minutieuses habituent d'ailleurs l'élève à l'observation précise des petits faits; mais doit-on s'en contenter (1)?

Dans tout ce questionnaire, il n'y a, en somme, rien pour le jugement, ni pour le goût, pas d'idées. Les Anglais ne les aiment pas; ils disent

(1) Les remarques qui précèdent ne s'appliquent absolument qu'aux écoles normales anglaises. En Ecosse, on se soucie beaucoup plus d'éveiller le sens littéraire, et on y réussit, comme l'atteste certain « Magazine », où les élèves publient leurs petites productions. Dans l'Ecole normale que je fréquentais en Angleterre, le professeur de littérature modifia, sur mon conseil, la nature de ses questions, et s'en trouva bien; mais il ne put le faire qu'avec mesure, car il fallait préparer les élèves à l'Examen.

que ce sont des mots sonores et creux. Nous, une idée générale nous sert à grouper les faits, à les envelopper ; les Anglais la mettent à côté des faits et sur le même plan ; elle les encombre.

Est-il étonnant que des gens si entreprenants et si fermes dans l'action aient, en général, l'esprit timide et peu ouvert ? Tout en pratiquant envers les étrangers une hospitalité qu'on ne saurait trop vanter, ils professent envers les autres peuples, et particulièrement envers nous, un dédain qui rappelle celui de Napoléon envers les idéologues. (Voir la plupart de leurs journaux.) Ce préjugé est d'une ténacité incroyable. Un Anglais moyen ne veut rien comprendre et ne comprend rien à notre histoire ni à nos institutions, où se retrouve l'esprit logique et simplificateur de la race. Sans doute, les idées sont quelquefois dangereuses ; mais nous les préférons à ce positivisme à courte vue. Qu'on prône les jeux anglais ; qu'on essaye d'en importer quelques-uns, c'est bien ; mais qu'on ne nous fasse pas admirer en bloc une éducation qui, au point de vue intellectuel, n'aboutit guère qu'au développement de la mémoire.

A. GUILLAUME.

---

## LE VENDREDI-SAINT A FONTARABIE

---

Je viens, chers camarades, de passer une après-midi complète hors frontière, et j'ai envie de vous narrer sommairement ce que j'ai vu chez nos voisins les Espagnols : il s'agit d'une procession du vendredi-saint à Fuenterrabia, que nous écrivons à la française Fontarabie. Cette cérémonie ne manque pas d'originalité, et, bien que je n'aie pas au bout des doigts la plume magique avec laquelle Théophile Gautier a si brillamment dépeint les scènes espagnoles, j'essaierai de vous communiquer quelques-unes de mes impressions toutes fraîches pendant que mes souvenirs sont encore... tout chauds.

Prenons, si vous le voulez bien, le train d'Espagne à la gare de Bayonne, vers une heure de l'après-midi. Il fait un temps splendide, c'est la première belle journée de printemps ; grande affluence de voyageurs attirés par la procession : il en monte à Biarritz de toutes les nationalités, à Bidart, à Guéthary, encore à Saint-Jean de Luz, et tout ce monde descend à Hendaye, sur les bords de la Bidassoa. Embarquons ; la mer est basse, l'estuaire de la rivière est à sec par endroits, et il nous faut louvoyer pour gagner Fontarabie, à quelques portées de fusil, en face de nous. Nous arrivons, enfin, sur la terre espagnole, à l'entrée de la vieille cité.

Faisons connaissance avec elle.

C'est une petite ville de trois mille habitants, adossée à la montagne du Jaïsquivel ; ses remparts, son château fort en ruines, et ses maisons, massées sur une éminence, dominées par l'église, et sa tour de pierre aux tons noirs, forment un groupe d'un pittoresque rare. De la porte principale, coup d'œil splendide : en arrière, au fond, les eaux de la Bidassoa, puis les divers plans des montagnes du pays basque qui se dé-

coupent sur le ciel bleu ; en avant, la principale rue de Fontarabie, étroite, montante, à peu près droite, bordée de vieilles maisons hautes de trois et quatre étages : les balcons sont en fer ouvragé, les façades portent, sculptés dans la pierre, les écussons gigantesques des hidalgos, et les toits se joignent presque au-dessus de la rue. Au sommet, l'église.

Elle est pleine de monde quand nous y pénétrons. Un prêtre, en chaire, parle et gesticule ; ses regards sont constamment tournés vers le maître-autel en avant duquel on a dressé un calvaire ; la foule nous empêche de distinguer autre chose qu'un grand Christ en croix, mais nous devinons qu'on nous fait assister au drame du Golgotha. Le prêtre s'anime ; il est question dans son sermon des pieds, des mains du Sauveur percés par les clous, des outrages dont on abreuve le supplicié de la divine agonie... Tout est consommé ! Et l'assistance émue voit opérer, sous ses yeux, la Descente de Croix et la Mise au Tombeau. Avec d'innombrables précautions, en effet, deux capucins détachent de l'infâme bois le corps de Jésus, et le couchent dans une grande châsse vitrée qui sert de sépulcre. La procession va commencer. Jetons un coup d'œil rapide à la sacristie, où les enfants de chœur revêtent leurs soutanes et leurs aubes, où les porteurs de croix se rangent, où se font, en un mot, les derniers préparatifs ; sortons de l'église et prenons position pour ne rien perdre du spectacle.

Deux longues files d'hommes et d'enfants, un gros cierge à la main, flanquent le cortège dans toute sa longueur, encadrant différents groupes qui se succèdent à intervalles mesurés. C'est d'abord une douzaine de jeunes garçons, sur un rang, vêtus d'une longue robe violette, pieds nus, la tête couronnée d'épines, les regards fixés en terre, la croix de bois blanc sur l'épaule : ils représentent les stations du Chemin de la Croix. Viennent après eux de faux capucins, portant sur trois brancards les statues des saintes femmes : l'une doit être Marie de Magdala, la belle pécheresse repentante ; l'autre, Marie Cléophas ou Salomé ; la dernière est la mère du Christ, le cœur percé d'un glaive de douleur, qui, elle aussi, l'âme angoissée, a vu de loin le crucifiement. Un autre groupe est conduit par l'archange Michel sous les traits d'un enfant, casqué, cuirassé, ayant au bras un bouclier, à la main une épée, cotte et guêtres rouges, marquant le pas de parade des soldats espagnols. Ce groupe est une minuscule légion de petits angelots, ailes déployées, portant les instruments du supplice : l'éponge et le roseau, le marteau et la lance. Puis apparaît le corps du Christ, dans le sépulcre de verre, sur les épaules de quatre pénitents encapuchonnés, escorté par la cohorte des soldats romains qui ont exécuté la sentence de mort ; ils marchent fièrement, le jarret tendu, le casque en tête et la hallebarde à la main. C'est ensuite le clergé ; la musique municipale jouant une marche funèbre ; l'armée : matelots du stationnaire garde-côte, carabineros, miquelets, une trentaine d'hommes en tout, mousqueton ou fusil sous le bras. Enfin, se presse la foule des femmes en vêtements de deuil, le nez dans leur missel. Toute la paroisse processionne.

Le cortège disparu au tournant de la rue, peut-être entendrez-vous chuchoter dans votre entourage les mots : mascarade, comédie grotesque, mise en scène ridicule. Ce sera le moment où vous vous interrogerez

pour savoir ce que vous pensez vous-même de la cérémonie, le moment où vous recueillerez vos impressions.

Eh! oui, grotesques, direz-vous, les enfants pieds-nus, l'archange Michel, la statue de la Magdaléenne en extase, grotesques surtout les pseudo-légionnaires dont la hallebarde

N'est pas romaine, hélas! ni le casque romain,

et qui accompagnent triomphalement leur victime comme s'ils venaient de faire une bonne action. Comique donc, ce défilé, pour vous, qui avez été choqués par l'étrangeté des costumes et des situations, pour bien d'autres curieux encore, sceptiques qui devant de pareils spectacles ont le sourire aux lèvres et le chapeau sur la tête. Mais, trêve de railleries, la procession n'était pas faite pour vous, du moment que vous l'analysez de la sorte et la jugez ridicule. Elle est naïve, et à l'intention des naïfs; et j'entends par là les gens à l'âme simple qui n'ont cure d'une bizarrerie du costume ou d'un anachronisme et qui accourent parce que leur imagination est frappée, leurs sentiments remués, et leur foi satisfaite. Au moyen âge, devant nos pères, se jouait aussi le drame de la Passion, avec quel succès! les chroniques le disent, et c'est un reste de ces coutumes, disparues de France, que nous retrouvons dans la catholique Espagne. La représentation ridicule! dans le détail, peut-être, mais dans l'ensemble, oh! que non pas! J'estime, au contraire, qu'il s'en dégage une véritable poésie, comme de nos Rogations le long des sentiers fleuris et de nos processions de la Fête-Dieu à travers les rues d'un village. Vous ne suivez pas le défilé en fervent, vous ne le contemplez pas en poète, soit, mais sachez au moins le regarder en artiste, et vous ne pourrez manquer d'avouer que, si la représentation est mesquine, le décor en est réellement grandiose.

Quel délicieux coin de terre, en effet, que cette vallée, française d'un côté, espagnole de l'autre! Si vous voulez en goûter pleinement le charme, rentrons à Hendaye comme nous en sommes partis, en barque. C'est le soir, cette fois; le soleil, préparant son lit derrière le Jaisquivel, éclaire de ses reflets les montagnes environnantes, au milieu desquelles se dresse la Haya, que nous appelons en France les Trois-Couronnes, à cause des trois mamelons de son sommet; la mer a monté et, les bancs de sable couverts, l'estuaire est devenu comme un grand lac bordé de villages: Hendaye, Béhobie, Irun, Fontarabie, dressent sur ses rives leurs blanches maisons; la barque glisse lentement sur l'eau aux tons irisés et changeants, et à mesure qu'elle approche de la terre française, les couleurs du paysage se foncent insensiblement, la montagne passe du gris au bleu, du bleu au violet sombre, en attendant que la nuit jette sur le tout son large manteau, moins noir que la chevelure des filles du pays, et sur la frange duquel brillera bientôt, comme un rubis gigantesque, le feu rouge de la pointe du Figuier.

L'esquisse rapide et sans prétention que je viens de tracer ne vous donnera qu'une bien faible idée d'un tableau qu'il faut voir dans son cadre, mais je serais heureux, mes chers amis, de vous avoir suggéré l'envie de venir passer quelques jours de vacances au fond du golfe de Gascogne, au pied des Pyrénées. Le voyage en vaut la peine, et je vous attends.

ETIENNE GOUGÈRE.

## LE PRINCE ET LE MOINE

(LEGENDE BASQUE)

Le roi Pierre le Cruel visitait un jour un couvent de Saragosse. L'abbé qui lui en faisait les honneurs était gros et bien portant. Tout en admirant les richesses du cloître le roi ne pouvait s'empêcher de jeter un regard d'envie sur la puissante charpente de l'abbé :

— Comment se fait-il, mon révérend, lui dit-il, que vous, homme de pénitence, ayez une si riche santé, tandis que moi, qui suis oïgné à mes souhaits, je reste maigre et débile comme vous voyez ?

— Sire, répondit l'abbé, c'est que rien ne trouble mon appétit ; ni l'ambition, ni la crainte, ni la jalousie. Et il est dit qu'à ceux qui ne demandent point les biens de ce monde, ces biens sont donnés par surcroît.

— Oui, et il est dit aussi qu'en un corps bien portant se loge un esprit en bon état. J'en veux faire sur vous l'expérience. Je vais vous poser trois questions ; je vous accorde un an pour y répondre, mais si, l'année écoulée, vous n'avez pas trouvé la réponse, aussi vrai que l'on m'appelle le Justicier je vous mettrai en un endroit où vous ne mangerez que du pain et ne boirez que de l'eau jusqu'à votre mort.

Premièrement, combien mettrait de temps un homme monté sur le meilleur de mes chevaux pour faire le tour de la terre ? — Secondement, combien je vaudrais au juste, moi, le Roi ? — Troisièmement, quelle sera ma pensée dans un an, pensée dont vous devrez me démontrer la fausseté ?

Là-dessus Pierre le Cruel partit, laissant l'abbé dans un cruel embarras. Le religieux s'en alla de tous côtés ruminant les trois questions du roi, toutes ridicules, et sans solution possible. Il en maigrissait à vue d'œil, il en perdait le sommeil ; sa belle santé disparaissait. Deux mois ne s'étaient pas encore écoulés qu'il n'était déjà plus que l'ombre de lui-même.

Le frère porcher, qui l'aimait beaucoup, s'enhardit un jour à lui demander ce qui le tenait tant en souci, et apprit les questions ainsi que les menaces du roi. Il en rit de tout son cœur. « Quoi, dit-il, voilà ce qui trouble votre Révérence et lui fait perdre l'appétit et le sommeil ?... Ce sont là des devinettes dont se moquerait le moins fûté de nos enfants de chœur. Rassurez-vous donc. Quand le moment sera venu, vous me prêterez votre croix et votre anneau, et j'irai, à votre place, répondre au roi. »

Le roi arriva le jour fixé. Il fut bien surpris d'être reçu par un vieillard maigre, courbé, pâle, bien différent du joyeux moine qui avait excité son envie, et il lui dit :

— Père abbé, j'ai réussi, je crois, à donner à votre esprit assez d'occupation pour que vous ayez négligé votre santé. En vérité je ne vous reconnais plus.

— Ah ! sire, j'ai bien peiné et travaillé à résoudre ces trois questions.

— Mais au moins, père abbé, en êtes-vous venu à bout ?

— J'espère que Sa Majesté trouvera mes réponses congruentes.

— C'est, dit le roi, ce que nous allons voir. Répondez d'abord à la première question.

— Sire, si un écuyer monté sur le meilleur de vos chevaux veut bien se

jucher sur le soleil, il lui faudra vingt-quatre heures, ni plus ni moins, pour faire le tour de la terre. Et il n'aura pas besoin de courir pour cela.

— Passe pour la première réponse, voyons l'autre.

— Sire, notre Sauveur, qui est le roi des rois, fut vendu par Judas trente pièces d'argent; Votre Majesté ne pense-t-elle pas qu'il suffirait de vingt-neuf pièces et demie pour payer ce qu'elle vaut?

— Je ne serais pas chrétien si je n'admettais pas la réponse. — Mais la troisième question, c'est là que je vous attends. Quelle est ma pensée actuelle qui est une pensée erronée?

— Votre pensée actuelle, Sire, est que vous parlez à l'abbé du couvent. Cette pensée est erronée : je ne suis qu'un humble porcher.

— Bien trouvé, même pour un gardeur de pourceaux. Aussi bien il y a plus d'un porte-mitre dont la place serait mieux en bas du chœur.

Et que diriez-vous, mon Révérend, si je vous tirais d'où vous êtes pour vous élever en dignité et vous enrichir?

— Je refuserais tout net, Sire. Je suis entendu en mon affaire, et vous seriez ravi de voir comme mes bêtes sont en bon point, et nos jambons fumés, délicats. Il n'est pas sûr que je puisse me tirer aussi bien d'une besogne plus relevée. Je dis relevée pour parler comme le monde. Celui qui pèse et mesure, à la fin, les rois et les porchers est le vrai justicier. Mais donnez-moi votre parole, Sire, que vous laisserez tranquille notre abbé.

Et Pierre le Cruel acorda au moine ce qu'il lui demandait.

AMÉDÉE DELSERIÈS.

---

## AVIS

On rappelle aux anciens élèves de Saint-Cloud qu'il existe, depuis trois ans, une Association de membres de l'enseignement, qui a pris le nom significatif d'Orphelinat de l'enseignement primaire; — que cette Association, qui a pour président M. Mézières, député, membre de l'Institut, et qui compte parmi ses vice-présidents le directeur de l'Ecole de Saint-Cloud, a pour but de secourir et, au besoin, de recueillir et d'élever les orphelins que lui lègue la mort de ses membres participants; — qu'à l'heure actuelle, et après trois années d'existence seulement, elle compte 27000 adhérents, plus qu'aucune autre société du même genre, et a assisté et assiste 338 orphelins qui sont ses pupilles (rien qu'en 1888, 75 sociétaires lui en ont laissé 165, et parmi ces 75 sociétaires décédés, 31 sont morts entre 25 et 35 ans!); et qu'ayant fait tout ce bien, elle a pu mettre en réserve un capital de 109000 francs. On leur rappelle, en outre, parce qu'ils semblent l'ignorer, qu'aux termes des statuts, les fonctionnaires des écoles normales et de l'inspection peuvent faire partie de cette Association comme membres participants, et qu'il y aurait, de leur part, à la fois égoïsme et imprudence à rester plus longtemps en dehors d'une société qui impose à ses membres une charge aussi peu lourde (3 francs par an).

Pour tous les autres renseignements s'adresser, soit au président du comité local (il en existe un dans chaque circonscription d'inspection

primaire), soit au secrétaire général de l'Œuvre, 16, rue de Tournon, soit au directeur de l'École de Saint-Cloud, qui aura une vraie joie d'embrigader à sa suite tous ses anciens élèves et leurs collègues.

E. J.

---

## CHRONIQUE (Janvier-Juillet 1889)

---

*Congé.* — M. Meilheurat, sous-directeur à l'École de Saint-Cloud, a été mis, sur sa demande, en congé jusqu'à la fin de l'année scolaire.

### *Changements :*

MM. BIZOUARD, professeur à l'École normale de Douai, surveillant général à l'École de Saint-Cloud.

BRÉMOND, professeur à l'École normale de Versailles, inspecteur primaire à Baume-les-Dames.

DAVIN, professeur à l'École normale d'Aix, inspecteur primaire à Aubenas (Ardèche).

BOUVIER, professeur à l'École normale de Cahors, professeur à l'École normale de Digne.

BRIDELANCE, élève à l'École d'agriculture de Grignon, professeur à l'École normale de Douai.

GEGOUX, professeur à l'École normale de Toulouse, professeur à l'École normale de Cahors.

LAUGIER, professeur à l'École normale de Bonneville, professeur à l'École normale d'Aix.

SAUZIN (P. Ch.), professeur à l'École normale de Grenoble, professeur à l'École normale de Versailles.

DOUCHEZ, économiste à l'École normale d'Arras, économiste à l'École nationale professionnelle de Vierzon.

DORÉ, économiste à l'École normale de Bonneville, directeur de l'École supérieure de Cheylard (Ardèche).

*Distinctions honorifiques.* — Ont été nommés Officiers d'Académie :

MM. DELIGNON, inspecteur primaire à Marvejols.

BIDAULT, professeur à l'École normale de Beauvais.

*Promotions.* — Ont été promus de la 3<sup>e</sup> à la 2<sup>e</sup> classe :

MM. ADAM, professeur d'École normale.

GEGOUX, — —

*Examens.* — M. Bouvier, stagiaire au Muséum et chef des travaux pratiques à l'École des hautes études, après avoir été reçu Pharmacien de 1<sup>ère</sup> classe, vient d'être reçu au concours d'agrégation de Pharmacie, et attaché en qualité d'agrégé à l'École de Pharmacie de Paris.

Ont été reçus à l'examen de l'Inspection primaire :

- MM. CHAUX, professeur à l'École normale d'Orléans.  
GIROD, — de Constantine.  
MASSERON, directeur de l'École primaire supérieure d'Excideuil  
(Dordogne).  
SIMONNOT, professeur à l'École normale de Nancy.

Ont été reçus à l'examen du travail manuel les élèves de Saint-Cloud  
dont les noms suivent :

- MM. Bazin, Boitiat, Brunet, Deleuze, Handuroy, Mowe, Nique, Pillot,  
Remion, Ruche.

Ont été reçus à l'examen du certificat d'aptitude, pour l'enseignement  
de l'allemand :

- MM. Chopin, Lelong, Poirel, Sauvageot.  
Pour l'enseignement de l'anglais, M. Proix.

*Mariages.* — Nous portons à la connaissance de nos camarades le  
mariage de :

- MM. FRIXON, professeur à l'École normale de Douai.  
GUILLAUME, professeur à l'École normale de Versailles.  
MATHIEU (Louis), professeur à l'École normale de Versailles.  
PÉRÉ, professeur à l'École normale d'Auch.  
PRIN, professeur à l'École normale de Melun.
-

# LES GRANDS ÉCONOMISTES

## DES XVIII<sup>e</sup> ET XIX<sup>e</sup> SIÈCLES

**Biographies, extraits et commentaires**

PAR

**X. TRENEY**

Professeur agrégé au lycée Janson de Sailly, examinateur à l'école des Hautes études commerciales

1 fort volume in-8 écu, illustré de 6 portraits. Prix : broché. . . . . 4 fr.

---

# PIERRE CORNEILLE

SA VIE, SON ŒUVRE

**Extraits, analyses et annotations**

PAR

**GUSTAVE BENOIST**

Inspecteur d'Académie

1 fort volume in-8 carré, orné de reproductions des gravures de Gravelot.  
Prix : broché, 4 fr. Relié demi-chagrin, plats toile . . . . . 5 fr.

---

# CLASSIQUES FRANÇAIS

Beaux volumes in-8, illustrés de portraits, avec analyses, commentaires, notes, etc. Prix : relié pleine toile . . . . . 4 fr. 25

**CORNEILLE.** Polyeucte, par BERNARDIN, professeur de rhétorique au lycée Michelet.

**FÉNELON.** Les Aventures de Télémaque (*Livres V, VII, X et XII*), par HENRI LION, professeur agrégé au lycée de Moulins.

**MOLIÈRE.** L'Avare, par PONTSEVREZ, professeur aux écoles supérieures municipales de Paris, lauréat de l'Institut.

**MOLIÈRE.** Le Misanthrope, par G. PELLISSIER, docteur ès lettres, professeur au lycée Lakanal.

**MOLIÈRE.** Les Précieuses ridicules, par G. REYNIER, ancien élève de l'école normale supérieure, professeur au lycée de Grenoble.

**MOLIÈRE.** Le Tartufe, par

HENRI MEYER, ancien élève de l'école normale supérieure, professeur au lycée Lakanal.

**MONTESQUIEU.** Esprit des Lois (*Les cinq premiers livres*), par EDGAR ZEVORT, recteur de l'Académie de Caen.

**RACINE.** Athalie, par JULES WOGUE, ancien élève de l'école normale supérieure, professeur au lycée de Saint-Quentin.

**RACINE.** Esther, par JULES WOGUE, ancien élève de l'école normale supérieure, professeur au lycée de Saint-Quentin.

**RACINE.** Les Plaideurs, par TH. COMTE, ancien élève de l'école normale supérieure, professeur au lycée de Reims.